

recteur et le petit Louis qui causaient. L'enfant avait les joues humides de larmes récentes, et ses mains se joignaient comme pour une supplication.

—Cet enfant ne me laisse pas partir, dit le bon prêtre qui avait vu venir Faraude. Mathurin n'était pas si pressé que cela de venir étudier le latin.

—Tu veux donc étudier le latin, Louisteu ? dit Faraude brusquement.

—C'est la langue qu'on chante à l'église, répondit l'enfant d'une voix douce et profonde, il faut la savoir pour monter à l'autel.

—Et toi, failli petit gars, tu aurais la prétention de monter à l'autel comme tu dis ? ça c'est trop d'ambition, mon bonhomme, et tu feras mieux d'apprendre l'état de sabotier chez mon père qui, sachant ta bonne conduite, te prendra comme apprenti.

—Je veux bien faire des sabots, répondit tristement l'enfant, je veux bien gagner mon pain, mais j'étudierai le soir, car je veux être prêtre.

Et il ferma les yeux sous l'influence du mot éloquent qui le plongeait dans une sorte de recueillement intime sous lequel son jeune visage se transfigurait.

Faraude tira le vieux prêtre à part.

—Ah ! je comprends votre idée, monsieur le recteur, dit-elle. Oh ! que voilà un bon petit *poussoux* ! Mathurin, même, avant les écoles, ne m'en a jamais tant dit. Cet enfant a la piété peinte sur la figure.

—Et il l'a dans le cœur, ce qui vaut encore mieux, ma bonne Faraude.

Faraude souleva son tablier, plongea la main dans une poche de dessous et en tira sa bourse qui était lourde.

—Monsieur le recteur, dit elle gravement, j'avais eu le grand désir d'aider à nous donner un bon prêtre de plus, et vous savez ce que j'ai fait pour Mathurin. Eh bien ! si je vous offrais les cent francs pour le petit Louis, ce serait tout pareil et le bon Dieu m'en saurait le même gré.

—Faraude, votre bon cœur vous emporte, dit le prêtre en repoussant l'or qu'elle lui tendait, votre père est pauvre et chargé de famille.

—C'est ce qui vous trompe, monsieur le recteur, mon père a fait de très bonnes affaires depuis deux ans, et il n'a pas voulu accepter un sou de mon argent. Ma sœur est bien placée, Mathurin va lui remplacer un commis pour ses comptes, et quant aux petits ils ne sont pas inutiles non plus.

—Mais vous, Faraude, vous ?

—Moi, j'en ai pour ma vie chez les Ronan. Je connais le fiancé de Clémence comme si je l'avais élevé.

—Mais vous allez vous-même vous mettre en ménage.

—Eh bien ! monsieur le recteur, Guillaume est placé comme moi ; j'ai un bon petit magot, lui aussi. Si nous voulions nous irions chez nous, mais pas si bêtes. Chez nos bons maîtres nous ne connaissons jamais la gêne et nous serons entourés d'affections. Je veux vous donner ces cent francs, je veux les donner pour cela, pour que je me dise en moi-même que j'ai aidé à une si belle chose. Tenez, si vous ne les prenez pas je les enverrai à une école où on élève des élèves, il y en a bien de par le monde.

—Mais Guillaume... consentira-t-il ?

—Attendez pour lui donner le droit de commander qu'il soit le maître, monsieur le recteur. D'abord il sait mon idée et il m'approuve. Songez donc comme j'ai été gardée dans toute cette diablerie de Paris, quels maîtres généreux j'ai trouvés ; comme j'ai été placée par les bonnes sœurs ! J'ai dit que je donnerais cent francs au bon Dieu, je les donnerai.

—Eh bien ! soit, dit le prêtre, je ne les prends pas, je les accepte. J'irai vous les réclamer à la Quenouille.

Et, se tournant vers l'enfant :

—Louis, dit-il, ta dernière neuvaine aux âmes du purgatoire finit aujourd'hui, je crois ?

—Oui, monsieur.

—Eh bien ! tu es exaucé mon enfant, voici une bonne âme dont la générosité permet ton entrée chez moi le plus vite possible. Va dire à ta mère que les cent francs seront donnés à son propriétaire ces jours-ci, et rappelle lui que ce jour-là même tu viendras au presbytère pour te préparer à entrer au séminaire.

Le visage de l'enfant était devenu rayonnant, il remercia Faraude et le prêtre du regard et prit sa course vers la cabane.

—Ma bonne fille, vous ne regretterez pas votre argent, dit le vieux prêtre avec émotion, cet enfant

a de plus que la piété une intelligence supérieure. Qui sait ce qu'il deviendra ?

—C'est vrai, l'Eglise n'est pas fière, dit Faraude. Mon Dieu, s'il devenait plus tard curé de St-Cornély...

Le vieux prêtre sourit.

—Il sera plus, dit-il, comme vous le dites l'Eglise n'est pas fière, et cet enfant sera sans doute d'abord un saint prêtre et plus... dame ! il a reçu en partage les grands dons de Dieu. Plus d'un homme qui porte la mitre et la crosse est parti d'aussi bas.

—Seigneur, s'il devenait évêque ! s'écria Faraude.

—Qui sait, qui sait ? Enfin il sera certainement un bon prêtre, j'en ai la confiance, non, la certitude. Cela dit il souleva son chapeau et monta dans la carriole.

—A bientôt, monsieur, dit Faraude, vous savez désormais où me trouver.

Un merci lui répondit et le petit cheval partit au grand trot dans la direction du bourg du Courtil.

Faraude reprit seule son chemin. Dans sa marche légère ses pieds glissaient sur le sol durci, et le crépuscule n'avait pas encore fait place à la nuit noire quand le clocher de St-Cornély lui apparut.

Elle le salua par un grand signe de croix et, joignant les mains :

—Allons, murmura t elle, toutes mes affaires sont faites, toutes mes dettes sont payées, tous mes souhaits sont accomplis, je n'ai plus qu'à mettre ma main dans la main de Guillaume, et, à la grâce de de Dieu !

FIN.

COURRIER DES MODES

(Voir gravure)

On a remarqué un grand nombre de nouvelles toilettes. Notre illustration en donne les plus jolies et les plus élégantes.

Notre première dame porte un ravissant manteau de voiture en cachemire de l'Inde transformé. Ce manteau est très cintré du dos. La manche, prise dans la couture, forme un grand biais sur le devant. Le col est en velours grenat. Par derrière, un large nœud en velours, même nuance. Ce manteau, d'une rare élégance, fera fureur pour les voyages et dans les places d'eaux. Du reste, le cachemire transformé est devenu trop en vogue pour que cette mode ne dure pas longtemps. Un chapeau rond beige avec touffe de plumes grenat est le complément de cette toilette.

Notre seconde figure est vêtue d'un costume de bain assez coquet pour mériter une mention : il se compose d'une blouse plissée en anacoste bleu. Cette blouse se fait à pièce plate en anacoste rouge. La manche, très plissée, est arrêtée au coude au moyen d'une cordelière de laine à glands rouges. La même cordelière est reproduite à la ceinture et au bas du pantalon. Ce costume est un des plus jolis modèles en ce genre.

Notre troisième dame porte un ravissant costume en voile croisé couleur beige. La jupe est ornée de sept biais. La tunique en pareil, formant pointe par devant, est relevée jusqu'à la hanche au moyen d'un gros chou de velours rouge. Le casaque de même étoffe forme la petite basque ronde, elle est à gros plis tuyautés derrière. Les poches, le col et les parements sont en velours rouge.

Le chapeau est en paille rouge avec bord un peu avancé sur le front, relevé derrière et garni d'une touffe de plumes beige et d'un large nœud beige et rouge.

Notre quatrième dame est vêtue d'une robe de soie changeante. La jupe est unie et recouverte, dans toute sa hauteur, d'une dentelle formant volant. La polonaise, en foulard à fleurettes de la même nuance que la jupe, se relève en paniers très courts au moyen de gros plis maintenus par une cascade de nœuds de ruban partant de la ceinture. Sur cette polonaise on porte généralement une fédora mobile, en dentelle blanche avec tour de cou de rubans pareil à ceux de la tunique. La manche à coude est très courte, elle est garnie de dentelles et de rubans.

Enfin, notre cinquième dame a une de ces toilettes en dentelle noire si fort appréciées aujourd'hui. Les robes de dentelle se portent sur des jupes de soie noire ou de couleur, ce qui permet d'user des robes de bal défranchies. Les jupes sont ornées de volants et les tuniques très amples se relèvent par des boucles, des rubans ou du velours. Du reste, pour les voyages, la robe de dentelle noire est indispensable, parce qu'elle est toujours prête et toujours élégante.

UNE RENCONTRE EN MAI

C'était dans un sentier fleuri ;
J'errais seul et presque guéri
De bien des misères passées ;
A mes côtés tout souriait ;
Mon esprit à ce doux aspect
N'avait que de roses pensées.

Ce fut avec un vague émoi
Que j'aperçus, venant à moi,
Une vieille en habits de bure ;
Elle avait les yeux tout rougis ;
Ses pieds devaient être meurtris
Dans sa rude et lourde chaussure.

Je ne sais pourquoi du chagrin
Jamais pour moi l'appel n'est vain ;
Je saluai la pauvre femme...
—Bonjour, monsieur, me fit sa voix,
Si triste qu'à jamais, je crois,
Elle va pleurer dans mon âme !

Moi, je repris, le cœur serré :
—Le ciel s'est enfin éclairé ;
Que ce beau jour fait de promesses
N'est-il pas vrai ? ce beau soleil,
Ce vent si doux, un temps pareil
Savent calmer bien des tristesses ?

Mais, écartant les cheveux gris
De son front creusé de soucis,
Elle me dit, prenant haleine :
—Hélas ! qu'importe le printemps !
Tous les jours sont noirs et méchants
Pour ceux qui vivent dans la peine !

Comme je sentais à ces mots
Ma gorge pleine de sanglots,
Je voulus lui faire l'aumône :
—Ah ! l'aumône n'est qu'un affront :
Pour tel désespoir si profond,
Que du cœur il s'est fait un trône.

Son histoire, que je compris,
Fut comme un bonheur en débris
Qu'on jetterait par la fenêtre ;
A son insu coulaient ses pleurs ;
En apprenant tant de douleurs
J'étais confus de mon bien-être.

Et je m'en fus, sombre et grondant,
De voir, près d'un malheur si grand,
Rire la nature enjouée ;
La vieille aussi, sans plus d'adieux,
Et s'essuyant, encore les yeux
Du pan de sa robe trouée.

CHARLES LEXPERT.

UN CONSEIL

Il ne manque pas de méthodes domestiques fort simples pour la conservation des viandes. En voici une facile à suivre :

On peut conserver de la viande fraîche pendant huit jours, en la tenant immergée dans un vase plein de lait, écrémé et même caillé, en la chargeant pour qu'elle ne puisse surnager et offrir un point quelconque de sa surface à l'action de l'air.

Il suffit de la passer à l'eau fraîche et de l'essuyer soigneusement lorsqu'on veut en faire usage.

LES FORMULES DE SALUT

En Orient, l'Arabe dit : Puisse la matinée être belle !

Que Dieu t'accorde ses faveurs ! dit l'Ottoman avec gravité.

Le Persan prononce une salutation dans ce genre : Puisse ton ombre ne jamais diminuer !

Les Egyptiens : Comment va la transpiration ? Transpirez-vous salutairement ?

Le Chinois : Avez-vous mangé votre riz ? Votre estomac fonctionne-t-il ?... Est-il en bon ordre ?

Les anciens Grecs avaient l'âme épanouie : Réjouis-toi ! se disaient-ils.

Les Grecs modernes, devenus gens de négoce, se saluent en disant : Que fais-tu ? c'est-à-dire : Comment vont les affaires ? Les affaires se vendent-elles ?

Les raisins, les figues et le miel sont-ils abondants ? Les Romains primitifs se saluaient : Vale ! Salve !

c'est-à-dire : Sois en bonne santé ! sois fort !

Les Romains de la décadence se traitaient en s'abordant : *Dulcissime rerum* ? O le plus doux des objets !

Les vins fermentent pour se faire, et les peuples pour se défaire.